

Tiburce Fila

# La Hernie du patriarche

*L'escabeau de Crésus*





*Pour méditation, je dédie ce livre à mes enfants, mes neveux, mes nièces et à tous ceux qui m'appellent Ya Fila. Je n'oublie pas le reste de la jeunesse africaine.*

F.T.



## Chapitre I

Ce n'était plus un secret dans le village de Nsanga-Mvila. Le bandage herniaire du vieux commerçant formait un ballon visible aux yeux de tous les habitants. Gêné par cette enflure entre les cuisses, Nkouakoua marchait difficilement. Il avait été jadis un bon gaillard plein d'énergie. Sur sa grande face, on voyait dans son regard rougeâtre la détermination du léopard à l'affût. Ses cheveux plantés en V sur le front étaient drus comme une savane parsemée de cactus secs. À cela s'ajoutait une bouche charnue qui le rapprochait de l'homme de la préhistoire.

Très austère, Nkouakoua avait fait fructifier sa fortune avec la patience du tisserin. En contrepartie, les habitants de Nsanga-Mvila avaient constaté que le bas de son abdomen enflait à vue d'œil. Depuis, Nkouakoua ne se fiait plus à sa stature trapue ni à ses bras énormes, une angoisse ostensible envahissait tout son être.

Ce matin-là, il se réveilla les traits tirés et les yeux enfoncés dans les orbites. Sa femme qui s'était levée plus tôt, le voyant sortir dans cet état, lui dit :

– Ya<sup>1</sup> Nkouakoua, tu es sérieusement malade. Tu n’as pas cessé de gémir cette nuit. Quand tu as eu un peu de sommeil à l’aube, je t’ai laissé dormir pour que tu récupères. Mais je constate que tu as beaucoup maigri en si peu de temps.

– Tu as raison Mbala-Ngô, depuis quelques jours déjà, je ne me porte pas bien. Le plus inquiétant, c’est que je n’arrive pas à déceler précisément ce qui ne va pas en moi. Je ressens un profond malaise et tout le corps me fait mal. Je pense que c’est dû à l’âge. Je ne suis plus d’hier, tu sais ! Je crois que le temps s’est incliné pour moi, chérie.

– Ne dis pas cela ! Tu ne vas pas me faire croire que tu es le plus vieux du village ?

– Certes que non, mais eux, ils travaillent chez le Blanc. Ils ont des jours de repos dans la semaine, alors que moi,... aïe ! cria Nkouakoua qui avait visiblement de plus en plus mal.

– Attends que je te prépare la mixture qui te soulage d’habitude, lui dit son épouse.

Mbala-Ngo se leva et se mit à s’occuper de la tisane. Nkouakoua qui s’était affalé sur sa chaise longue en rotin à son réveil, se leva à son tour et, avec sa démarche de palmipède, repartit dans sa maison construite en briques molles.

– Quand elle sera prête, tu me l’apporteras dans la chambre. Je ne me sens vraiment pas bien.

Nsanga-Mvila était un grand village dans la forêt du Kayondé. Un Européen y exploitait les vastes étendues de palmeraies naturelles dont il exportait les différents produits vers la métropole. Il s’enrichissait

---

<sup>1</sup> Ya : apocope de « yaya » signifiant grand frère (aîné). Ici, signe de respect de l’épouse envers son mari.

rapidement certes, mais Nkouakoua avait pensé que l'exode des populations des contrées environnantes qui venaient chercher du travail à Nsanga-Mvila pouvait lui être lucratif :

– Par son entreprise, le Blanc attire les indigènes ici. En ouvrant une boutique, l'argent qu'ils gagnent retombera inévitablement dans mes caisses, s'était-il dit jadis.

Nkouakoua était du clan *Mbêmbé*, celui des hommes prédisposés à être riches comme ceux du clan *Mvimba* sont généralement des chefs. Donc il s'était enrichi par tradition. Mais ceux de son village pensaient que son commerce s'était développé en concédant sa santé, d'où sa hernie. Cette maladie était l'objet des ragots les plus incroyables à son passage :

– Ce vieux a signé un pacte avec le diable qui lui donne de l'argent, ironisait un jeune homme devant son ami.

– Mais tu ne trouves pas qu'il est plus sensé que les autres ? Il subit personnellement lui, alors que d'autres sorciers s'en prennent à leurs enfants ou leurs neveux pour s'enrichir, répondit ce dernier.

Mbala-Ngô pénétra dans la chambre plus qu'inquiète :

– Réveille-toi et prends ta tisane. Tu seras soulagé dans quelques instants, dit-elle.

– Je te dis que ça ne sert à rien d'ingurgiter cette mixture, c'est l'âge. Appelle-moi plutôt Nkassa, j'ai à lui parler, intima le vieux malade. Dis-moi Mbala-Ngo, nous sommes bien *Tsaba*<sup>2</sup> aujourd'hui ?

---

<sup>2</sup> Jours de semaine chez les Bakongos : Mpika = lundi, Mbama = mardi, Tsaba = mercredi, Boukondzo = jeudi, Nkoyi = vendredi, Mouari = samedi et Loumingou = dimanche.

– Ah, ya Nkouakoua ! Tu as même des trous de mémoire maintenant ? Hier, c'était *mpika*, nous sommes donc *mbana* et le prochain camion ne sera ici que le jour de *mouari*. En quittant Nsanga Mvila après-demain *boukonzo* ou le jour de *nkoyi*, Nkassa et ses frères pourront être ici avant *loumingou* par camion.

– Tu as raison Mbala-Ngo, appelle-le moi.

Depuis quelques jours, il sentait inexorablement la vie le quitter comme tarit le marigot en saison sèche. Sage qu'il était, il ne voulait pas être surpris comme cela arrive à certains poissons qui se retrouvent prisonniers dans la petite mare coupée du lit naturel d'une rivière. Il devait prendre des précautions pour la pérennité de sa richesse.

Il y a des moments où la jeunesse peut être qualifiée de vieille. En effet, quand un vieux parle de son adolescence, il se remémore ce qu'il a vécu il y a longtemps. D'ailleurs, souvent, il conclut par : Comme c'est vieux tout cela !

C'est vrai que la jeunesse du vieillard se trouve dans le passé or le passé, c'est ce qu'il y a de vieux.

En effet, ce qu'un vieillard a de plus récent donc de plus jeune pour ne pas dire de plus neuf, ce sont ses cheveux blancs ou sa calvitie, si ce ne sont pas ses maux de jambes.

Le patriarche Nkouakoua semblait être surpris par sa vieillesse qu'il venait de constater consciencieusement maintenant à cause de cette maladie. Qu'il était loin le temps où il avait cette détermination féline et cette véhémence verbale ! Sa vieillesse était là, présente en lui, toute nouvelle dans sa conscience. Ce qui était plutôt vieux, c'est sa

jeunesse qu'il regrettait. Elle ne reviendrait plus jamais, elle était déjà vieille.

Nkouakoua voulait léguer sa fortune à un de ses jeunes parents, fils et neveux confondus, qui rassemblerait les trois vertus qu'il vénérerait personnellement : le courage, l'amour du prochain et la taciturnité.

Il ne connaissait pas bien la nature de ses neveux qui vivaient tous en ville, ses deux enfants aussi d'ailleurs. Tous étaient partis à Renéville.

Enfin, Nkassa vint s'accroupir au bord du lit du malade. Celui-ci, haletant, lui dit :

– Tu es le seul fils qui soit resté avec moi, tu me vois sérieusement malade. Personne ne connaît le jour de sa mort. Je ne voudrais pas être surpris, mon fils. Va donc vite à Renéville et dis à tous tes frères et cousins d'être ici le plus tôt possible.

– Papa, tu n'es pas si malade que ça ! Pourquoi me parles-tu de ta mort dans un temps très prochain ? s'enquit le fils.

– Va et ne perds pas de temps, insista le vieux commerçant.

– D'accord, père. De ce pas, je vais à Renéville et demain, je serai ici avec mes deux frères et mes trois cousins.

Satisfait de la promesse de son fils, Nkouakoua lui tourna le dos et se mit à faire le portrait moral de ses enfants et neveux.

Nkassa était très docile, trop docile même pour être un éminent commerçant. Il était juste bon pour travailler avec les prêtres. Il attendait une occasion qui lui permettrait de le confier aux prélats de Renéville. Cette réflexion l'inquiéta car sa santé ne

lui donnait plus le temps de réaliser cette volonté. Il passa sa main droite entre ses cuisses pour caresser l'enflure de sa hernie.

Qui assurerait la continuité de sa richesse ? Ses deux premiers enfants avaient vécu trop longtemps avec un père riche et trop attentionné. L'aîné, Ndihibi avait fini par être paresseux. Certains jours, il se prélassait dans son lit jusqu'à neuf heures. Or, qu'il vente ou qu'il pleuve dru, un commerçant doit se réveiller tôt. En plus, Ndihibi avait un léger penchant pour le vin de palme. Nkouakoua se disait que cette envie était encore insignifiante parce que son fils n'avait pas encore assez de moyens financiers. Dès qu'il serait riche, il pourrait s'empiffrer tous les jours de cette fameuse sève issue du palmier. Le deuxième, Ngahélé avait un grand défaut, celui de se confier au premier venu.

Il prenait tout le monde pour ses amis. Pauvre Ngahélé ! Son père lui disait souvent de ne pas penser que le mal qu'il ne peut faire à un ami ne le lui sera pas fait non plus. Malgré les sages conseils de son père, Ngahélé ne changeait pas. Il persistait dans son excessive bonhomie.

Il restait les trois neveux qu'il connaissait mal pour avoir grandi sous le toit de leur père. Mpingui, le premier s'était cassé le bras quand il apprenait la mécanique mais aimant les métiers ayant trait aux véhicules, il s'était reconverti à la conduite. Ainsi sillonnait-il dans toutes les rues de Renéville dans son taxi bleu. Son point faible, c'était les femmes. À vingt-sept ans, il avait déjà cinq enfants de mères différentes. Combien en aurait-il quand il hériterait de cette fortune ? S'occuperait-il sérieusement de la famille ? Le second, Nséka, était parti très jeune en ville où il

gagnait assez bien sa vie, Kimbi, le benjamin de ses neveux vivait chez Nséka et suivait tant bien que mal ses études. Malgré les moqueries de ses collègues à cause de son âge qui ne concordait pas avec sa classe, Kimbi ne pipait mot. Il adorait la vie citadine et le seul moyen de rester en ville était d'aller à l'école. Il rêvait d'avoir un bon travail comme son frère. Cependant, Nkouakoua n'oubliait pas également que les neveux évitent souvent de se rapprocher de leurs oncles qu'ils considèrent comme leurs prédateurs.

Après ces longues réflexions sur les prétendants à son héritage, le vieux commerçant pria dans son for intérieur de trouver un successeur avant qu'il ne s'éteigne. Malgré le fait d'être né et avoir grandi au village, Nkouakoua n'était pas un adepte du seul matriarcat<sup>3</sup>. Un fils ou un neveu pouvait donc hériter de lui, il lui suffisait de posséder les trois qualités requises : l'amour du prochain, le courage et la taciturnité, c'est tout ce que j'exige de mon héritier, se dit Nkouakoua qui caressa encore le petit ballon entre ses cuisses avant de reprendre ses gémissements.

Certains médisants étaient satisfaits du sort de ce vieux qui avait choisi d'être riche au détriment d'une vie saine. Il ne jouit même pas du bonheur que procure l'argent ! disaient-ils.

Sur les sentes tortueuses, Nkassa marchait à toute allure vers Renéville, traversant les monts et les sylves, guéant les rivières qui mugissaient sous des vertes ramées. Il contempla une bande de fourmis cruelles qui s'attaquaient à un rat pris dans un piège rustique. Sûr que le chasseur n'était pas passé à temps pour le

---

<sup>3</sup> Les villageois se conforment davantage aux coutumes que les citadins. Dans le matriarcat, seuls les neveux ou nièces héritent.

récupérer. Nsanga-Mvila était desservi une fois par semaine. Le camion étant passé la veille, Nkassa était obligé de faire ce trajet à pied. La distance était assez considérable mais le jeune homme adorait ce qu'il prenait pour une excursion pédestre car elle lui permettait d'admirer le miroir des rivières, animé par le lustre ineffable du soleil. La beauté du paysage donnait des ailes à Nkassa qui voulait rapidement voir la phosphorescence du prochain ruisseau, escalader la colline suivante et espérait débusquer d'un hallier, une hypothétique civette.

Nkassa collectionnait mentalement toutes sortes d'animaux qu'il croisait dans ses balades champêtres. Après chaque rencontre, il les décrivait à son père qui lui donnait le nom du genre concerné tout en lui brossant son comportement. Ainsi, connaissait-il environ une centaine d'espèces de la faune locale. Mais jusque-là, Nkassa n'avait pas encore vu une civette.

Dans la soirée, le benjamin de Nkouakoua informa ses cousins et ses frères du motif de sa venue inattendue en ville.

– Père est malade, commença-t-il. Il m'a envoyé vous appeler. Il tient à ce que nous soyons tous à son chevet demain.

– C'est si grave que ça ? s'enquit Nséka.

– D'après lui, c'est assez grave oui, répondit Nkassa.

– Nous devons toutefois lui emmener les médicaments qui le soulagent habituellement, proposa Ngahélé, l'air très soucieux.

En Afrique, il n'est pas prudent d'être au chevet d'un vieux car il peut échanger sa vie et celle de la personne qui lui rend visite. Ceux de Nsanga-Mvila croyaient dur comme fer à cette séculaire allégation.

Pourtant, après cette brève réunion, ils décidèrent tout de même de partir tôt le matin.

EXTRAIT



## Chapitre II

Mbala-Ngô sortit de la case. Une fois de plus, son mari n'avait pas pu fermer l'œil tout le long de la nuit. Sa potion magique n'avait pas fait grand effet sur son mari qui avait continué à gémir. Nkouakoua souffrait atrocement par tout son corps. Sans se fatiguer pourtant, elle prépara derechef sa mixture sans trop de conviction cette fois-ci et la lui fit boire.

De temps en temps, Nkouakoua passait et repassait sa main sur sa hernie. Son épouse lui dit :

– Ya Nkouakoua, essaie d'oublier cette partie de ton anatomie et dis-moi pourquoi tu as fait venir tous ces enfants de Renéville. Crois-tu sincèrement que ces malaises de vieillesse vont t'entraîner dans l'au-delà ?

– Un homme prudent voit le mal de loin. J'ai préféré parler à ces jeunes gens pendant que je suis encore lucide. Sais-tu chérie que c'est un lourd tribut d'hériter de ma fortune car l'écu devra faire face au rite requis. Avant demain, je dois connaître mon héritier.